

## Entrevue de Paul-Arthur Fortin avec Raymond-Robert Tremblay, le 17 octobre 2018

Raymond-Robert Tremblay - Paul-Arthur Fortin est considéré comme le père de l'entrepreneuriat au Québec. Pendant de nombreuses années, Paul-Arthur Fortin a été associé à la cause du développement local et régional par le truchement de l'entrepreneuriat. Il a mené des recherches sur la culture entrepreneuriale et sur les valeurs qui s'y rattachent. En 1980, monsieur Fortin a initié la *Fondation de l'entrepreneurship* dont il a été le premier PDG de 1989 à 1990. À lui seul, cet acteur engagé du développement de proximité aura poussé plusieurs générations de dirigeants et de dirigeantes à aller de l'avant grâce à de bons conseils directoriaux. Paul-Arthur Fortin a publié notamment *Devenir entrepreneur, pour un Québec plus entrepreneurial*, la première édition date de 1986 et la deuxième de 1992, et aussi en 2002, *La culture entrepreneuriale, un antidote à la pauvreté*. Ces livres sont des classiques du genre. Il nous dit «j'ai été témoin, acteur dans certains cas, maintenant spectateur attentif», Paul-Arthur Fortin bonjour et merci de nous accueillir chez vous.

Paul-Arthur Fortin - Bonjour, bonjour.

Raymond-Robert Tremblay - Alors, Monsieur Fortin vous avez été à l'époque de la révolution tranquille, du maître chez nous de 1962 et de la création du ministère de l'éducation. Ces événements ont été fondateurs de l'essor économique du Québec, est-ce aussi la naissance du mouvement entrepreneurial?

Paul-Arthur Fortin - Sans doute cela a aidé à préparer un certain climat, mais le vrai démarrage de l'entrepreneuriat a débuté plutôt dans les années 80. Dans ces années là, on parlait plutôt avec l'approche française, des plans quinquennaux, de la planification, enfin de la participation très forte des technocrates et non pas avec un discours de décentralisation, en disant, bon, développer chez vous des entreprises dont vous avez besoin puis nous on va vous accompagner. En fait, le discours n'était pas là à ce moment et c'est en cours de route après évidemment certains échecs de technocratie la technocratie que comme quelque part, bon, on dit peut-être qu'il y a d'autres choses qui veut fonctionner et de là est parti la démarche entrepreneuriale.

Raymond-Robert Tremblay - Faut dire qu'à la même époque les Québécois étaient héritier d'une culture catholique au sein de laquelle l'enrichissement était mal vu et les entrepreneurs n'étaient pas toujours bien considérés. On les voyait comme des exploités étrangers, anglophones. Qu'est ce qui a changé exactement dans les années 60?

Paul-Arthur Fortin - Je pense pas si vous voulez que le fait qu'on était catholique soit très différent. Enfin personnellement c'est sûr qu'on avait une ignorance des processus, on ne pouvait pas les nommer. Nous par exemple, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, ce qu'on connaissait, c'était des grandes entreprises, qui étaient anglophones. Il y avait même des villes réservées à toutes fins utiles pour les anglophones, avec leurs propres écoles et leur propre église. Ça a été le cas à Arvida pendant plusieurs années où la ville était vraiment une ville de compagnie. Même dans les autres villes, on pense à Kenogami qui avait un moulin de pâtes et papiers, il y avait un quartier qui était réservé, de sorte que on n'a pas eu l'occasion de connaître, si vous voulez, la beauté des entrepreneurs. Et moi je pense le grand cadeau qui nous est venu au Québec, ç'a été les Lemaire, à Kinsey Falls, qui avaient une façon, si vous voulez, de parler de leur entreprise de leurs employés, et qui sont devenus des sympathiques personnes avec qui les gens voulaient échanger. Enfin Bernard Lemaire et ses frères ont joué un rôle très important dans l'image qu'on pouvait avoir des entrepreneurs au Québec. Parce que c'étaient des entrepreneurs très empathiques, si tu veux, très proches des gens, etc. Ils parlaient français et puis ils réglaient des problèmes. Enfin ils jouaient dans la cour des grands, tout en étant proche des petits. Or, je pense que le fait qu'on n'était pas très scolarisés, qu'on n'avait pas eu de formation adéquate, n'aidait certainement pas à se

réconcilier avec le phénomène, d'abord à nommer les choses, et puis être capable de les expliquer. C'était un peu le défi qu'on a eu, graduellement de progresser dans ce sens là.

Raymond-Robert Tremblay - Alors développer le langage, c'est important. On n'avait pas de langage, on n'avait pas de mots et même le mot entrepreneurship, quand vous l'avez utilisé pour la première fois n'était pas reconnu dans la langue française.

Paul-Arthur Fortin - Non, il ne l'est toujours pas reconnu par l'Office de la langue française. Maintenant, c'est l'entrepreneuriat, OK bon. Mais le mot a été officialisé en cours de route. Louis-Jacques Fillion a travaillé beaucoup sur ce dossier là avec les linguistes de l'Office de la langue française. Mais juste pour donner un exemple, comment la compréhension du phénomène était surprenante : quand je débute la série «Devenez entrepreneur», dans la première phrase du premier paragraphe, je dis «c'est l'entreprise qui crée la richesse et l'emploi» et si on va avoir des emplois il faut développer des entreprises. Mais pour avoir des entreprises, il faut développer des entrepreneurs. Or, cette première phrase-là, même à la faculté des sciences d'administration des années 84, les gens n'étaient pas d'accord avec ça! On a eu un comité de lecture, un moment donné, on a fait une première partie du texte et la discussion de deux heures a été sur ce paragraphe là. Et bon comme j'étais très souple, j'ai dit écoute monsieur le doyen «moi c'est ce que je crois. Si vous n'êtes pas d'accord avec ça, trouvez-vous quelqu'un d'autre. Mais moi si je suis pour faire la série, je vais y aller avec ce que je crois.» Effectivement, il n'y a pas eu d'autres comités d'études. Mais maintenant, c'est évident. Tout le monde sait que l'entreprise joue un rôle important dans la création de richesse, la création d'emplois. C'est l'entrepreneur qui est le moteur de l'entreprise.

Raymond-Robert Tremblay - Peut-être que vous ne l'aviez pas prévu, mais vous avez été bientôt le premier président du conseil et par la suite le premier directeur général du Cégep de Jonquière, fondé en 1967. Dès ce moment, vous inscrivez votre action suivant une orientation entrepreneuriale. Pourquoi et comment le milieu a-t-il réagi?

Paul-Arthur Fortin - Bien en fait si vous voulez, comme je mentionnais tantôt, il y a beaucoup de choses qu'on ne nommait pas à ce moment-là. Dans le sens qu'on ne parlait pas d'entrepreneurship dans ces années-là. Bon, on parlait de développement régional, on voulait souligner que les jeunes demeurent dans la région, aient des emplois dans la région. Il y avait des grandes entreprises qui étaient très engagées dans le domaine du papier et de d'aluminium mais en même temps, relativement fermées par rapport aux préoccupations de la région. C'est-à-dire les compagnies de papier, enfin c'était le marché, c'était les actionnaires, c'était enfin, qu'une région ait besoin ou pas d'emploi enfin, ce n'était pas leur première priorité en tout cas. Or moi j'étais impliqué au conseil régional de développement, je travaillais dans le sens qu'il faut créer des emplois dans la région. J'avais déjà fait des recherches sur les petites entreprises, donc j'avais ça derrière la tête et je véhiculais peut-être par ma présence ou par la proximité des gens, le goût de prendre des risques de foncer. C'est de même que Serge Godin, qui est devenu le PDG de CGI, qui est le fondateur de CGI a pris le pouce sur ces airs d'aller là : on se prend en main, on se développe, on crée des choses!

Raymond-Robert Tremblay - Et ça, c'était partagé au Cégep de Jonquière à l'époque cette approche là?

Paul-Arthur Fortin - En fait, ce qui était partagé au Cégep de Jonquière - c'était un cégep qui était très ouvert. D'abord il y avait déjà des laïcs sur le conseil d'administration. C'était un collègue classique, traditionnel, mais où déjà c'était mixte, les filles et les garçons, donc il y avait un vent de fraîcheur dans le collège. Jonquière est une ville ouvrière : c'est pas la ville bourgeoise de la région. C'est plutôt Chicoutimi qui était la ville importante du point de vue «col blanc». Nous c'était une ville de cols bleus et bon les gens avaient le goût qu'il se passent des choses. Moi je peux dire, quand j'étais au Cégep de Jonquière, j'ai eu la

collaboration du milieu, j'ai eu l'appui des membres du conseil d'administration et du personnel enseignant à 200%. On a fait un paquet de choses et on en aurait fait encore beaucoup plus si des bonnes âmes avaient pas veiller pour nous arrêter. [Rires]

Raymond-Robert Tremblay - Revenons à l'implantation des cégep. À partir de 1967 il y a une douzaine de cégeps, je pense, qui vont naître à peu à peu près en même temps. On a anticipé un cul-de-sac au niveau de l'emploi, à plus ou moins court terme, particulièrement en région, parce qu'on se demandait comment accueillir tous ces nouveaux diplômés. Quel est le rôle des cégeps en faveur du développement économique régional?

Paul-Arthur Fortin - Ma vision des choses : juste donner un exemple. Quand j'ai commencé mon cours classique qui était le moyen obligé pour accéder à l'université dans la période où j'ai commencé dans les années 50 : il y avait 800 étudiants sur huit ans, au séminaire de Chicoutimi. Évidemment c'était masculin. Quand j'ai quitté le Cégep de Jonquière en 72, quand j'ai quitté la région, il y avait 8000 étudiants dans les quatre cégeps de la région, sur deux ou trois ans. C'est bien évident qu'il y avait leur bassin de gens qui, à plus ou moins long terme en tout cas, allaient graduer. Ou bien on trouvait les moyens dans la région d'offrir des opportunités aux gens qui allaient graduer, ou bien ces gens-là quitteraient pour Québec, pour Montréal, pour ailleurs. Et effectivement il y a eu des années, et ça a été documenté au Saguenay-Lac-Saint-Jean où c'était l'équivalent d'un autobus par semaine qui déménageait ailleurs parce que, bon, les opportunités n'étaient pas là. Enfin vous voyez un peu le cul de sac prévisible. Tu gradues à peu près 200, 300 fois plus d'étudiants, qui ont des attentes, quand tu sors avec une technique, où tu sors avec diplôme universitaire, tu as des attentes et si une région ou l'autre ne peut pas répondre... Et là ta population vieillit plus rapidement, la population diminue, enfin, c'est le problème du Québec, du Québec en général, mais particulièrement des régions ressources.

Raymond-Robert Tremblay - Mais croyez-vous que la promotion de l'entrepreneuriat peut être une façon de retenir cette jeunesse diplômée en région?

Paul-Arthur Fortin - Mais certainement, enfin oui, je dis «j'y crois». D'ailleurs, pour prendre un exemple sur l'ensemble du Québec actuellement, c'est que d'abord à peu près toutes les régions du Québec disent actuellement, haut et fort, on l'a entendu aux dernières élections, on manque d'employés. Évidemment à Montréal et Québec, c'est plus fort que d'autres, parce qu'il y a plus d'entreprises, mais même dans les régions on manque d'employés on manque de monde. Il faut favoriser l'immigration et l'immigration en région etc. Donc c'est très clair pour moi, si on veut des emplois ça prend des entreprises, si on veut des entreprises, ça prend des entrepreneurs, puis le potentiel entrepreneurial, il existe chez nous, il existe dans nos milieux dans nos familles pour créer les entreprises et les emplois dont on a besoin. Or, à partir du moment où on est convaincu de cela, comment on fait de la pédagogie de ça? Comment on se partage les tâches puis comment on suscite cette éclosion-là d'entreprises dont on a besoin pour s'occuper du pain et du beurre, pour s'occuper des jeunes, s'occuper des aînés, etc. Donc, oui j'y crois et de plus en plus et d'ailleurs on a la preuve que ça fonctionne actuellement, c'est que les gens disent «on manque d'employés» et moi je trouve que c'est un beau problème, j'espère qu'il va durer longtemps puis qu'il va grossir. J'espère qu'il va y avoir plus d'entrepreneurs encore, qui vont voir des occasions, qui vont faire des choses, etc.

Raymond-Robert Tremblay - C'est un peu dans dans le sens d'encourager les gens à devenir entrepreneur que vous avez publié la première fois en 1986 «Devenez entrepreneur», un ouvrage que j'ai relu récemment et dont je me suis fait la remarque que c'était un bon ouvrage de vulgarisation, mais sans compromis, qui porte sur la création d'entreprises. À cet égard, vous avez été un précurseur et cet ouvrage a eu un impact, et a encore un impact, considérable. Quels objectifs poursuiviez-vous avec cette publication?

Paul-Arthur Fortin - Pour faire une histoire courte, il y avait eu d'abord la publication dans les journaux régionaux, dans les quotidiens qui avait connu, un concours, qui avait connu un bon succès. Par la suite, les gens ont dit comme on veut répéter l'expérience d'année en année, ça nous prendrait un document. On ne pourra pas republier chaque année dans des journaux, il y a des coûts énormes, et bon le livre est venu de ça. Or effectivement mon objectif c'est de démystifier à la fois la création d'entreprise, essayer d'expliquer le comment et en même temps aussi de stimuler les personnes, essayer de donner la confiance en eux pour oser sortir des sentiers battus, parce qu'entreprendre comme innover, c'est prendre le risque de sortir des sentiers battus. Je pense que le message progressivement est entendu. Il y a des succès évidemment qui nous aident, je parlais des Lemaire, par exemple de Cascades qui a été un modèle extraordinaire de pédagogie sur la beauté des entrepreneurs, du rôle important qu'ils jouent dans une société et comment ils peuvent vitaliser, revitaliser, des milieux qui sont en panne. Or les Lemaire ont été des modèles extraordinaires et donc on a essayé... Et il y en a d'autres, quand on regarde actuellement CGI, c'est plus que cent mille employés sur la planète : des professionnels, des cols blancs. Alors pour prendre un exemple quand je suis retourné au Saguenay-Lac-Saint-Jean dans les années 60, Alcan avait douze mille employés. Aujourd'hui, il y a trois usines de plus et il y a 2500 employés au total. Donc, les grandes entreprises sont mécanisées, enfin elles ont trouvé des façons d'avoir moins d'emplois et le défi c'est comment nous, tout en acceptant que des grandes entreprises puissent jouer un rôle important, un moment donné, et encore dans certains cas, qu'on prenne la relève et l'éducation n'est plus le prétexte parce qu'on a des gens instruits, des gens formés dans des techniques industrielles. On a des gens à peu près tous les domaines, alors il s'agit de démystifier le processus, comment on part. En même temps, si on veut expliquer : c'est pas l'argent d'abord, c'est l'entrepreneur d'abord, l'argent vient après. C'est ce qu'on a essayé de faire.

Raymond-Robert Tremblay - Il y a eu un bout de temps où, peut-être dans les années 80, 90, on faisait la promotion de l'entrepreneuriat à travers le plan d'affaire. Aujourd'hui, c'est un petit peu abandonné parce que c'est un peu rêche. Souvent nos entrepreneurs, c'est des créateurs c'est des gens émotifs, puis c'est peut-être pas la meilleure approche. Qu'est ce que vous pensez des nouvelles approches d'aujourd'hui?

Paul-Arthur Fortin - Au fond, quand on parle de culture entrepreneuriale, je vais un peu plus vite. On dit la culture entrepreneuriale, c'est une culture, par définition des valeurs partagées et quand on parle des valeurs nous ce qu'on préconisait minimalement, c'était quatre valeurs qui sont l'autonomie, la responsabilité, la créativité, la solidarité. Mais moi j'ai posé la question dans une conférence que j'ai fait un peu partout au Québec et même à l'étranger, quel parent ne souhaite pas ces valeurs-là pour ses enfants : l'autonomie, la responsabilité, la créativité, la solidarité? Autrement dit, ça sent pas l'argent nécessairement mais c'est un préalable à la création d'entreprise. Autrement dit, un entrepreneur qui est dépendant c'est pas un entrepreneur. Si quelqu'un n'est pas responsable, ça ne peut pas être un entrepreneur. S'il n'a pas de créativité, ça ne peut pas être un entrepreneur. Puis, bon, peut-être la solidarité c'est peut-être quelque chose d'ajouté, mais moi je pense qu'aujourd'hui la solidarité est importante. Il faut que l'entrepreneur soit solidaire avec son milieu, faut qu'il soit solidaire avec les employés, solidaire avec le client. Enfin, c'est une valeur. Donc, pour répondre à votre question c'est pas nécessairement la promotion du plan d'affaire, c'est d'enraciner dans le coeur, dans l'esprit des gens, des valeurs comme celles-là. Ce qui prédispose ces jeunes qui ont ces valeurs là, je dirais qu'ils ont quelque part des prédispositions à aller plus loin. Certains créeront des entreprises, certains autres reprendront des entreprises existantes, d'autres transformeront le milieu, mais quelque part il y aura du renouveau dans leur carrière, dans leur cheminement, parce qu'ils ont des valeurs qui portent au renouveau.

Raymond-Robert Tremblay - On remarque les jeunes, dans les cégep en tous les cas, s'intéressent beaucoup à l'entrepreneuriat social ou à la dimension environnementale ou communautaire de l'entrepreneuriat. Ça rejoindrait la valeur de solidarité?

Paul-Arthur Fortin - En fait, c'est ça, moi je pense que si on va avoir des entreprises qui règlent nos problèmes de société, faut que la solidarité, entre autres, soit là! Je veux dire, il faut que les gens soient solidaires de ce qui se passe dans le milieu, puis de ce qui se passe d'une génération à l'autre aussi. Quand on parle d'environnement c'est sûr que tu ne peux pas te comporter comme s'il la vie arrêta après toi. Il faut que tu te comportes comme si d'autres gens veulent vivre après toi!

Raymond-Robert Tremblay - Tout ça, ce sont les bases la culture entrepreneuriale?

Paul-Arthur Fortin - Pour moi, ça ce sont les valeurs minimales de la culture entrepreneuriale. La définition de la culture, c'est des valeurs partagées : alors comment on réussit à partager ces valeurs-là pour avoir une société entrepreneuriale? Idéalement, et un jour ça viendra au Québec, parce que les valeurs habituellement ce sont les parents au premier chef qui les transmettent à leurs enfants. Sauf que bon comme on ne donne pas ce qu'on n'a pas avant que le processus s'enrichisse pour que ça se fasse automatiquement, il y a un rattrapage à faire. La première place où on peut faire du rattrapage, c'est à l'école. La Fondation de l'entrepreneurship s'est investie beaucoup au niveau des écoles parce que c'était le lieu premier où on peut faire un rattrapage de ce que la famille n'a pas pu faire pour des raisons qui s'expliquent assez facilement. Les gens ont toujours été des employés «boîte à lunch» comme disait le maire Anger de Shawinigan. Évidemment ce n'est pas la même chose.

Raymond-Robert Tremblay - C'est une culture passive, mais il faut pas passer à une culture proactive.

Paul-Arthur Fortin - L'implication de l'école est essentielle, bon, l'école primaire, l'école secondaire, et pour moi les cégeps peuvent encore davantage, parce que les cégeps ont des outils exceptionnels pour faire rayonner, puis stimuler, puis impliquer les jeunes.

Raymond-Robert Tremblay - Donc ça implique l'école. ça implique la communauté, ça implique les parents. Mais tout ça, ça prend du temps à changer : une culture ça prend du temps. Comment voyez vous l'évolution de la culture entrepreneuriale au Québec aujourd'hui?

Paul-Arthur Fortin - C'est sûr que si vous m'aviez demandé ça en 1962, dire ça va prendre 50 ans ou davantage, j'aurais trouvé que c'est très long! Ayant vécu une partie du processus, évidemment avec les limites pédagogiques que j'ai... Bon, j'admire maintenant ce qui ce fait, évidemment je suis retiré maintenant depuis quelques années, je vois qu'il y a des choses qui bougent de façon magnifique et même surprenante et, bon, je suis surpris. On donnait l'exemple tantôt, parce que je la donnais souvent dans les conférences que j'ai donné : un jour viendra au Québec où on va manquer de chômeurs. Je pensais jamais voir ça de mon vivant. Bon, je le vois de mon vivant. La même chose si vous voulez : j'avais fait une prédiction à l'université de Sherbrooke qui m'a remis un doctorat *Honoris causa* et je disais je ne verrai pas ça de mon vivant. Quand j'ai commencé, on appelait ça l'École de commerce, c'est devenu l'École d'administration, c'est devenu l'École de gestion. J'ai dit le jour n'est pas loin, vous allez voir ça vous votre génération, où ce sera la Faculté d'entrepreneuriat et de gestion, parce que avant de gérer il faut entreprendre. Je ne le verrai certainement pas de mon vivant. Quant à faire des prédictions, manquer de chômeurs, je vois ça de mon vivant, et ça si vous voulez je suis content et j'espère que ça va durer longtemps. Que les gens aient le choix, c'est aux entreprises, aux employeurs, à offrir des opportunités appropriées, conserver leur monde, les former, etc.

Raymond-Robert Tremblay - Dans le même ouvrage dont on parle «La culture entrepreneuriale : Un antidote à la pauvreté», vous déplorez le fait que les valeurs entrepreneuriales ne sont pas suffisamment enseignées dans les milieux scolaires. C'est peut-

être moins vrai aujourd'hui que dans les années 90 où était écrit le livre, surtout au primaire et au secondaire, où vous avez inspiré tout un mouvement. Par contre, après une période plus favorable il y a 25 ans, l'entrepreneuriat a beaucoup reculé dans les collèges et reprend vie depuis trois à cinq ans environ, avec un dynamisme vraiment renouvelé, mais aussi de nombreuses difficultés. Que pensez-vous de l'importance du mouvement entrepreneurial pour l'éducation collégiale?

Paul-Arthur Fortin - Ayant participé à la vie des cégeps, ayant vu tout le potentiel qui existait et qui existe encore sur certains des cégeps, je me dis c'est le lieu par excellence, je dirais pour faire éclater l'expertise entrepreneuriale québécoise! Je pense par exemple à un cégep qui aurait ces vertus-là, ces capacités-là, cette pédagogie d'aider les gens à aller au-delà de leur potentiel; un cégep qui serait reconnu comme étant un lieu où on éclate, où, bon, quelque part tu sors de là et tu as le feu, tu veux faire des choses, tu veux bâtir. Imaginez-vous des cégeps en région actuellement qui veulent avoir des étudiants étrangers, imaginez-vous le «sex-appeal» que ça pourrait avoir! On voit un cégep où la marque de commerce, tu deviens créateur, tu deviens développeur, tu deviens entrepreneur, enfin tu fais des choses : je pense qu'il y a là une opportunité exceptionnelle des cégeps. Le fait qu'il y a de la formation professionnelle, de l'enseignement général, le fait aussi qu'au niveau de l'éducation des adultes, il y a là, ou du moins dans le temps que j'étais là, il y avait là un marché très grand. Quand on parlait de partager des valeurs je dirais que les cégeps ont l'outil de partager des valeurs au niveau d'éducation des adultes, dans les clientèles qu'ils desservent, et aussi au niveau de leur propre clientèle. Or, moi je pense que les cégeps, quand on avait fait le cours-concours «Devenez entrepreneur» et que Louis Drouin qui était à ce moment-là à l'éducation des adultes au Cégep de Limoilou, et président de l'association avait voulu que l'association prenne le relais du concours, j'applaudissais : les cégeps plus l'ont fait pendant quelques années, mais effectivement comme vous dites, il y a eu un essoufflement. Bon les cégeps ont connu peut-être certaine misère financière avec l'encadrement gouvernemental exagéré et puis peut-être aussi que le feu a manqué. Mais moi, je pense, et je vous félicite : vous avez là une occasion unique de réanimer ce milieu-là et de susciter une vocation entrepreneuriale pour l'ensemble du Québec et même à l'extérieur du Québec. C'est le milieu idéal pour faire germer ce milieu-là.

Raymond-Robert Tremblay - Oui jc'est aussi ce que je pense. Faut dire que pendant ces 25 années-là, on doit souligner que les braises étaient encore très vives. En particulier, l'association des clubs entrepreneurs étudiants (ACEE) fondée par Micheline Locas, dont on parlait tantôt, est demeuré vivante. Ce sont ses 26<sup>e</sup> assises cette année et il y a un millier de personnes à chaque année; maintenant, c'est devenu très gros, il y a beaucoup de clubs et les jeunes embarquent très facilement. Nous on va dévoiler cette entrevue en primeur dans le cadre de l'Événement éducation / entrepreneuriat E3, deuxième édition, qui est organisée par le Projet d'éducation entrepreneuriale au collège, le PEEC, qui regroupe 22 collèges actuellement, et où on va regrouper 65 personnes qui partagent nos objectifs de tous ces collèges là et qui chercheront ensemble les meilleures façons de développer l'entrepreneuriat éducatif au collégial. Quel message souhaitez-vous leur adresser?

Paul-Arthur Fortin - Mais en fait d'abord, j'ai un message de fierté et d'encouragement. J'applaudis à cette initiative-là. Vous me faites un beau cadeau parce qu'effectivement je voyais les cégeps jouer un rôle très important dans ce dossier-là. Les universités ont fait des bouts de chemin, mais je pense au niveau collégial qui est déjà du post-secondaire, qui est déjà de l'enseignement supérieur, il y aurait là... Autant les cégeps c'est quelque chose d'unique au Canada, en Amérique du Nord, la structure des cégeps, le concept cégep, et le potentiel cégep est quelque chose d'unique et moi je pense qu'il y aurait-là une vocation additionnelle des cégeps qui feraient rayonner à la fois les cégeps, mais aussi le Québec partout. C'est le lieu où on apprend à se dépasser, on apprend à créer, on apprend à devenir responsable, créatif, généreux, solidaire : alors, bravo!

Raymond-Robert Tremblay - Bien, merci, je le prends pour toutes ces personnes-là qui œuvrent au quotidien, alors il me reste à vous remercier Paul-Arthur Fortin. C'était très généreux de votre part et on va prendre bien soin de faire un montage intéressant, que tous ces messages-là passent de manière appropriée.

Paul-Arthur Fortin - Bien c'est ça, ce qui est important je pense c'est que les cégeps y trouvent peut-être un certain défi ou un certain stimulant, peu importe, enfin, je vous laisse nommer.

Raymond-Robert Tremblay - J'aime bien l'image de prendre le relais et puis de continuer la course, ce dont on a besoin.

Paul-Arthur Fortin - Là encore, ce serait très intéressant que les cégeps s'impliquent dans ça.